

**L'assujettissement et l'oppression des femmes dans *C'est Le soleil qui n'a brûlé* De Calixthe Beyala :  
Une leçon pour le Nigéria**

**<sup>1</sup>Ume-Ezeoke, Dorothy <sup>2</sup>Iwunze, Emeka Innocent**  
Department of Foreign Language & Translation Studies,  
Abia State University, Uturu-Nigeria

**Résumé**

*La littérature qui est une réflexion de toutes les réalités et valeurs sociopolitiques, socioéconomiques, socioculturelles et historiques d'un peuple, traite ici de l'assujettissement et l'oppression des femmes, parmi les thèmes principaux des œuvres de Calixthe Beyala, étant des résultats du patriarcat, un système social qui accorde la suprématie à l'homme et subsume la femme. Le colonialisme en Afrique, selon Chukwuma la féministe nigériane, a bâti ses systèmes sur les hommes, les autorisant économiquement, ce qui était le contraire pour les femmes, car, tandis que les hommes scolarisés et instruits ont acquis les emplois dans les bureaux, les femmes étaient abandonnées aux domaines circonscrits du foyer et des fermes. Ce fait a augmenté le niveau de dépendance des femmes. Voilà pourquoi la plupart des femmes dans *C'est le Soleil qui m'a brûlé* de Calixthe Beyala, l'œuvre de notre étude, sont analphabètes, ayant recours à la prostitution, pour subvenir à leurs besoins. Par conséquent, elles subissent toutes sortes de souffrance et d'assujettissement aux mains des hommes qui les entourent. L'entreprise de recherche présente vise par la morale de l'histoire de l'héroïne de Beyala, Ateba, avertir les chercheurs, surtout ceux de la race noire, du désastre mondial provenant de l'assujettissement et l'oppression, surtout économiques, des femmes, ce qui tend à produire des familles indisciplinées dans l'avenir, servant ainsi de leçon évidente pour le Nigéria de nos jours.*

*Mots clés : Assujettissement, Oppression, Prostitution, Viol., Réappropriation (du corps féminin).*

**Introduction**

Le quartier général (QG) dans les bidonvilles des romans de Beyala abrite les habitants les plus indigents de la société d'Awu. Beyala lamente donc que dans ces bidonvilles règnent le chômage et la misère, et les habitants croupissent dans des maisons infestées de bestioles (*C'est le Soleil qui m'a brûlé*, 8). L'homme noir est un souffre-douleur de la communauté internationale, ce qui ne l'empêche pas de subjuguier sa femme et de pratiquer la loi du plus fort sur elle (Nnoruka, 132). C'est donc cela le sort des femmes de QG dans *C'est le Soleil qui m'a brûlé* de Calixthe Beyala.

Dans ce roman, l'assujettissement et l'oppression des femmes du QG prennent plusieurs facettes, dont les prédominantes sont la prostitution et le viol. Or, la prostitution est une marchandisation du rapport sexuel (Moutoo, 52). Les jeunes filles se donnent à la prostitution comme moyen de survie, et les hommes vandalisent les corps de ces jeunes filles dans le viol et dans la batterie ; c'est dire que le pire genre d'assujettissement et l'oppression des femmes, c'est le viol. La honte de cet acte odieux

traumatise pour toujours les victimes.

Les femmes dans ce roman, surtout celles qui ont souffert l'abandon du foyer par leurs maris, entretiennent des autres hommes chez elles, et ceux-là finissent bien par les maltraiter, les battre et les abandonner à leur tour. C'est ce qu'ont fait les amants d'Ada, tante d'Ateba, et aussi celui de Betty, la mère prostituée d'Ateba.

Beyala relate dans *C'est le Soleil qui m'a brûlé* les souffrances du jeune protagoniste, Ateba, dans un univers de misère, dominé par le patriarcat. Ateba est une belle jeune fille de dix-neuf ans, vivant au QG, le quartier le plus misérable de la ville d'Awu, où les hommes abusent quotidiennement les femmes et les filles. Sa situation est désespérante ; c'est une fille élevée par une tante despotique après être abandonnée à 8 ans par sa propre mère, Betty, une prostituée.

Le roman s'ouvre sur l'arrivée de Jean Zepp, un jeune locateur d'une chambre chez Ada, la tante d'Ateba. Le jeune homme ne tarde pas à tenter de violer d'abord et puis de séduire Ateba. Au début, la jeune fille était vaguement attirée par ce jeune homme au point de sortir avec lui.



Mais la sortie n'a abouti qu'à un scandale provoqué par la tante despotique, qui, craignant avoir perdu une dot considérable qu'elle attendait de sa nièce, décide d'aller lui vérifier la virginité. Voilà une femme qui change des hommes comme elle change ses vêtements comme remarque la critique Sarr (48). On se demande quel bon exemple elle a bien pu montrer à la jeune fille pour entreprendre cette tâche vraiment inhumaine de la vérification de virginité avec un œuf. Ateba découvre aussi la malhonnêteté et la lâcheté de Jean Zepp, ce qui la dégoûte.

A part ce petit événement de la vérification de l'œuf, Ateba vit dans l'ennui et dans la monotonie ; elle s'occupe du ménage chez sa tante où elle est devenue la bonne-à-tout faire, une simple domestique, voire une esclave sans famille ni avenir. C'est elle qui fait la cuisine, le ménage, la vaisselle, la lessive, la course, tout ; c'est elle qui vide le pot de chambre de sa tante, et tout cela pour avoir gîte et couvert, sans aucune autre rémunération. La tante Ada, malgré sa mauvaise vie à elle, n'a pas hésité à traiter de pute Ateba, car cette dernière s'est permise de se maquiller et de sortir sans d'abord obtenir son autorisation. Craignant avoir perdu un capital, Ada réclame tout l'argent dépensé pour elle. Ainsi, Sarr (49) explique que la virginité apparaît pour les mères comme un investissement qui doit rapporter gros ; elles y veillent comme une action placée à la bourse des valeurs. Tout cela, sans compter la douleur et l'humiliation causées à la jeune fille.

Pour se distraire, Ateba qui vivait dans la tristesse et dans l'amertume, assiste des fois, aux événements qui rassemblent les gens de son quartier. Elle rend visite de temps à autre, à Irène, son amie prostituée. D'autres fois elle s'enferme dans sa chambre pour écrire aux femmes des lettres qu'elles ne postent jamais. Elle se demande pourquoi les femmes prêtent ou vendent leurs corps aux hommes et donnent leurs ventres à la maternité. Elle se demande la nécessité d'un homme à la maison puisque cela aboutit souvent aux conflits. Ironiquement, Ateba finit par être violée plusieurs fois. Le roman se termine dans une tragédie car Irène meurt au cours d'un avortement compliqué. Extrêmement désespérée

par la mort de sa meilleure amie, Ateba se rend dans un bar où fréquentait Irène de son vivant ; comme dans une transe, elle suit le premier homme venu, qui la prend pour une prostituée. Elle cède à ses demandes mais l'assassine, suite à l'abus grossier qu'elle subit à la main de cet homme sans cœur qui, en la malmenant, lui a proféré les injures que "Dieu a sculpté la femme à genoux aux pieds de l'homme" (151). En voilà un cas d'assujettissement et d'oppression trop extrême.

Cette étude se tâche principalement de pousser un cri aux femmes partout, écrivaines ou pas, surtout celles de la race noire, et aussi aux hommes de bonne volonté au monde entier, de hurler contre l'assujettissement et toutes sortes d'oppression des femmes, surtout ceux des mineures, car, la vie devient intenable pour ces victimes à l'heure actuelle. Dans notre pays, le Nigéria, comme aux Antilles, les jeunes filles deviennent des "ventres-à-vendre" où les mineures sont forcées à la maternité par certains propriétaires de cliniques néfastes ; les nouveau-nés provenant de telles grossesses de ces "enfants-mères" sont vendus, soit pour être massacrés pour des rituels, soit clandestinement aux couples mariés qui ne peuvent pas avoir d'enfants. C'est le pire d'assujettissement et d'oppression des femmes et notre travail se veut une plaidoirie qui doit aboutir aux actions pour sauver notre pays de cette situation épouvantable voire diabolique !

Cette étude sera achevée à travers la critique marxiste du travail, puisque la femme-écrivain radicale, Calixthe Beyala emploie les tendances marxistes dans ses luttes contre les injustices sociales et contre toutes sortes d'assujettissement des femmes et des opprimés. Nous proposons donc les questions suivantes pour diriger ce travail :

Quelles sont les conséquences de l'assujettissement et d'oppression des femmes sur le progrès d'une nation ?

Quelles mesures pratiques prendront ceux qui sont aux couloirs de pouvoir au Nigéria, pour mettre fin à



l'assujettissement économique, surtout celui des mineures ?

### **Les cas dans les bidonvilles de Beyala**

#### **Le cas d'Irène**

Le cas d'Irène, l'amie d'Ateba est le pire d'assujettissement et d'oppression des femmes. C'est le « kruma qu'Irène avait levé un soir-un homme plein de taches et de fric » (Beyala 98), qui a fini par l'engrosser, tant il a usé et abusé de son corps pendant toute une nuit de leur sortie. Irène avait essayé d'avorter la grossesse, elle a tant saigné qu'elle en est morte. Irène de son vivant se prostituait pour survivre, et comme sécurité-vieillesse pour ses parents âgés qu'elle nourrissait des rendements de sa profession ignoble. Nous dirons donc que ses parents étaient parmi ceux qui l'ont assujettie économiquement, pour leur fin égoïste, puisqu'ils n'avaient rien dit contre la prostitution de leur fille. C'est un silence d'exploitation patriarcale qui a mené à la mort regrettable de leur fille.

#### **Le cas de Betty**

Betty, la mère d'Ateba, qui s'est donnée aussi à la prostitution pour gagner son pain quotidien était exploitée par les hommes. Betty a donc embrassé la prostitution après la honte et l'humiliation qu'elle a subie à la main de son faux amant (le papa d'Ateba), qui l'avait imprégnée et abandonnée. Elle est ainsi devenue alcoolisée pour noyer sa douleur.

Ses hommes finissent toujours par la maltraiter, la battre comme un chien, et l'abandonner. Sur Betty et ses sorties malheureuses avant d'abandonner finalement sa fille et son foyer, Beyala raconte que 'quand elle revenait...elle s'écroulait sur son lit tout habillée, et s'endormait aussitôt. Elle se réveillait le lendemain, les yeux cernés...(79).

Betty disait alors 'l'homme avec qui je suis sortie hier soir a un mauvais sang'. Ateba, sa fille, arrivait à la déduction que ce 'mauvais sang' correspondait à la saleté et au miasme que les hommes déversaient dans le corps de sa mère. Abus physique malsain !

Sur le cas de Betty et un de ses amants, Beyala nous peint une scène d'assujettissement et d'oppression vraiment tristes, ainsi : 'Un béré qui ratissait zéro. Il s'appelait Manga. Il était caporal

à force de boire ses possibilités de promotion. Il venait deux fois par semaine ;...Durant ces heures qui précédaient son arrivée, Betty...lavait, elle nettoyait, elle cuisinait...(106)'' pour impressionner un homme qui la battait comme un chien quand bon lui semblait. C'est donc Betty que le soldat exploitait. 'Puis, un jour lorsqu'Ateba avait huit ans'' poursuit Beyala : Elle rentre de l'école. Du pont elle entend déjà des obscénités et sa mère qui pleure. Elle pleure souvent, sa maman, à cause de son 'titulaire' qui la bat tous les quinze jours...les pleurs de sa mère, ces hurlements qui évoquent la douleur et le défi...elle (Ateba) regarde la femme (sa mère) allongée qui se tortille par terre, elle écoute ses cris...et sent croître en elle le désir de pleurer...elle pleure(111). L'amertume se naît déjà dans le cœur de la petite Ateba, ce qui contribuera peut-être à la raison pour laquelle elle tue son agresseur à la fin du roman.

#### **Le cas d'Ada**

Ada, la tante d'Ateba et sœur de Betty, n'est pas épargnée d'une scène d'assujettissement et d'oppression économiques, elle non plus. Il s'agit dans son cas, ainsi que dans celui de sa mère, des parasites, des hommes qui se font nourrir par les femmes. Le fait même qu'ils sont nourris par les femmes est déjà un cas d'assujettissement économique, car c'est cette même femme qui fait le ménage, enfante après neuf mois d'inconvenances, soigne la famille entier, et subit de surcroît le mauvais traitement de l'homme. Voyons ce que dit Beyala concernant le cas d'Ada : 'Ada épouse Samba, un vendeur de vin qui en buvait plus qu'il n'en vendait. Il fut retrouvé un jour dans un caniveau et rendu à la poussière...Ada le remplaça par des autres hommes, des centaines d'hommes...' (28). Comme ça, le soi-disant mari n'était qu'un ivrogne et un parasite. C'est ainsi qu'est venu Yossep, un des amants, dits 'petits papas' d'Ateba, qui finit par brutaliser Ada et l'abandonner, malgré 'gîte et couvert' assurés chez elle. L'homme ici jouit de l'hospitalité de la femme, sans lui donner un sou pour le confort dont il jouit ; puis il la maltraite et l'abandonne pour aller à la recherche des autres femmes crédules. Sur la grand-mère d'Ateba, nous



apprenons qu' :

elle avait eu un mari malingre et falot qui mourut avant ses soixante ans. Elle le soignait, elle le nourrissait, elle le méprisait... Il lui avait donné neuf enfants qui moururent pour la plupart à l'âge tendre...seules Ada et Betty échappèrent au massacre.” (Beyala 28).

Ainsi, cet homme indigent s'est fait faire par sa femme, neuf enfants qu'il ne pouvait même pas nourrir et pire encore, mettant le corps féminin et sa matrice en danger, faute de la maternité excessive. Voilà pourquoi des fois, certaines femmes refusent de fonder une famille, de peur de toutes sortes de souffrances ; elles préfèrent garder leur argent pour elles ; mais dans les bidonvilles de Beyala, les femmes n'échappent guère à la prostitution comme moyen de subsistance car elles sont analphabètes, n'ayant aucun autre moyen de survie. Beyala nous communique ainsi son amertume du sort des femmes vivant dans les bidonvilles, ce qui lui rappelle sa propre enfance. Heureusement qu'elle a eu un meilleur sort que les autres filles de ces bidonvilles

### **Le cas d'Ekassi**

Pareil aux sorts malheureux des femmes dans les bidonvilles, était aussi le cas d'Ekassi, une analphabète qui se procurait son gagne-pain en se prostituant, toujours dans les bidonvilles de Beyala. On raconte qu'elle se soumettait à tous les désirs des hommes mais “tenait son ventre à l'absence” (Beyala 5). Ekassi ne voulait pas le fardeau d'enfanter, mais la critique Sarr nous informe que c'est après une relation malheureuse où l'homme l'avait abandonnée qu'elle a commencé à se prostituer, tout comme Betty avait fait. Ekassi faisait tout pour cet ami qui était même voleur ; elle le savait voleur mais elle l'aimait quand même. Et puis la police est venue le prendre et l'enfermer dans une prison. Pour pouvoir lui rendre visite en prison, Ekassi devait coucher avec les officiers de la prison. Puis, elle a tout fait pour qu'on rende à l'homme sa liberté.

À la fin, quand elle a réussi à le faire sortir, Ekassi lui prépare son plat favori pour l'accueillir chez elle. Après avoir mangé et bu chez elle, l'homme lui dit qu'il a tout appris de son infidélité et qu'il ne voulait plus rien faire avec elle. Ekassi a plaidé que c'était car elle l'aimait qu'elle s'est donnée aux policiers pour obtenir sa liberté mais l'homme ne voulait rien entendre : il l'a quitté pour toujours.

Tout en blâmant Ekassi pour son infidélité, nous nous demandons pourquoi l'homme avait accepté son soin et son argent, ses dons et sa gentillesse, pour l'abandonner à la fin. N'est-ce pas là l'exploitation qui assujettit économiquement des femmes? Ekassiaurait été une femme dévouée et soumise, tant elle aimait cet homme, mais elle devint, au lieu, prostituée, par amertume de l'exploitation qu'elle a subie. C'est donc évident que presque toutes les femmes dans *C'est le soleil qui m'a brûlée* de Calixthe Beyala étaient assujetties économiquement. Prenant encore le cas triste d'une nommée Zouzou la Folle, qui se trouve toujours sur la place du marché. Malgré que cette femme n'ait plus sa raison, quelques hommes éhontés l'ont imprégnée huit fois ! Écoutons Beyala sur ce fait :

...Zouzou la Folle, dans la tenue d'Ève, allaite son dernier-né dans ce même climat d'indifférence aveugle qui la caractérise. Elle ne réagira pas plus quand la coutume...lui arrachera son enfant. Elle le laissera partir. Comme d'habitude, sans réaction, comme si cette vie surgie d'elle n'avait jamais existée. ...Et là, ...elle continuera à se tirebouchonner les cheveux, en attendant l'éclosion d'une autre vie. Elle a déjà eu huit enfants. Ils servent le whisky-Coca chez les cousins (63).

Dessus, c'est l'histoire d'un assujettissement économique sans vergogne de la part des hommes qui ont plusieurs fois engrossé cette pauvre folle. On lui arrache ses enfants sans



lui rémunérer pour sa matrice, ce dont condamnent les marxistes comme oppression. D'ailleurs, personne ne lui donne un sou des rendements des travaux de ses huit enfants qui "servent le Whisky-Coca chez les cousins".

### **Les conséquences de l'assujettissement et l'oppression des femmes noires dans les œuvres de Beyala**

La violence quotidienne infligée par les hommes aux femmes à travers le viol, la prostitution, la clitoridectomie, la maternité forcée, la vérification de virginité, et même le mariage forcé, sont à jeter. Dans la deuxième œuvre de Beyala, *Tu T'appelleras Tanga*, le corps de l'héroïne Tanga est commercialisé comme source de revenue pour sa famille avare. Tanga, toute mineure, devient ainsi l'enfant-parent de ses enfants après avoir subi la clitoridectomie douloureuse pour (comme vante sa mère) pouvoir garder tous ses clients dans la prostitution forcée. A la fin elle se révolte contre cette mère exploiteuse et contre la famille entière. Dans la troisième œuvre de l'auteur, *Seul le Diable le Savait*, Magda, la protagoniste-en-chef était arrachée à sa mère qui, en portant plainte, est informée que c'était le droit du père, que le bébé, étant fille, remboursait la dot au cas d'un divorce. L'autre femme, Megri, dans le même roman de Beyala, s'est sauvée du foyer conjugal au jour de son mariage forcé. En l'attrapant, les citoyens ont mis son corps aux enchères au plus offrant, ainsi la chosifiant. Beyala lamente dans ce cas que la valeur d'une femme est donc définie par le poids de sa dot. C'est là l'assujettissement économique du corps féminin, ce qui n'aboutit qu'à la tristesse et le désespoir pour les femmes-victimes.

Dans *C'est le soleil qui m'a brûlée*, Ateba écrivait des lettres aux femmes et à Dieu dans ses heures de loisirs ; elle rêvait d'être romancière mais son indigence et sa location dans le bidonville l'assujettissent. Pour elle, la femme dans le QG n'est rien qu'un sexe et un ventre à remplir, sans avenir. Les héroïnes de Beyala, lasses de la dictature masculine, surtout l'abus de leur corps à travers le viol, rejettent la résignation et la passivité. Elles évoluent comme des vraies marxistes et refusent par leurs actions, la subordination et l'exploitation de la femme par

l'homme. Ainsi, Ateba tue son agresseur après avoir conseillé à son amie prostituée, Irène, d'avorter une grossesse non souhaitée. Elle raisonne "qu'après tout, qu'importe la vie d'un gosse dans ce pays où tout est constamment à l'état embryonnaire ?" (114).

Ainsi, chez Beyala, la prostituée, la femme la plus assujettie pourra bien arriver à réapproprier son corps, voire sa liberté. Ekassi la prostituée, quoique son amant l'abandonne, choisit d'avoir le cœur ailleurs tandis que les hommes se croient posséder son corps ; elle se livre à l'indifférence sur les lits de ses clients. Ada, la tante despotique d'Ateba, rejette la maternité pour s'approprier. Ateba, avant ses viols, avait choisi de s'éloigner le corps de celui du mâle qui était pour elle un agent de douleur et d'exploitation, en se caressant avant de s'endormir. Selon Gallimore, par ces actes pervers, les personnages de Beyala se libèrent du joug chosifiant de l'exploitation masculine. En outre, en faisant plaindre Betty du mal de dos, provenant de ses actes de prostitution, Beyala condamne cette marchandisation du corps féminin. D'ailleurs, ni Irène, ni Ekassi, ni Ada, ni Betty non plus, n'était contente de leurs fredaines. Leurs hommes les maltraitent toutes, et elles ne trouvent pas la joie de vivre. C'est donc le pire de l'assujettissement économique.

Les femmes combattent contre tous les préjugés qui les assujettissent et qui les maintiennent dans des situations inférieures, mais elles ne sont toujours pas heureuses. Beyala encourage donc les femmes africaines et ailleurs de mettre en valeur leur identité et leur réalisation du soi. La scolarisation des femmes supprimera toutes leurs souffrances car elles seront indépendantes et capables, avec de bonnes situations, de mieux se soigner et de gérer leurs foyers, qu'elles soient mariées ou pas.

### **Le cas des femmes au Nigéria**

#### **Les cas des pères avides**

Il s'agit ici des pères patriarcaux et indigents qui vendent leurs filles (la plupart du temps) mineures, en guise de mariage, au plus offrant, sans même consulter les filles dont il est question. Les mineures ainsi vendues souffrent



pendant toutes leurs vies. De leur part, les maris qui épousent ces mineurs à cause peut-être de leur beauté et jeunesse sont maintes fois, dix fois plus âgés qu'elles. Toutes sortes de malentendus sont les résultats dus à l'incompatibilité d'humeurs ; les enfants de tels mariages deviennent des voyous à cause du manque de paix au foyer.

Il y a les pères qui demandent des sommes ridicules comme dot des mains des prétendants de leurs filles ; de tels pères assujettissent économiquement leurs filles. Comme a lamenté Juliette, le protagoniste de *Trois Prétendants...un Mari* d'Oyono-Mbia, "vous comptiez donc sur moi pour vous enrichir ? Est-ce que je suis une boutique ou bien un fonds quelconque ?" (Oyono-Mbia, 29). Heureusement que Juliette n'était pas mineure ; elle a joué un mauvais tour à son papa que ce dernier n'oublierait jamais. C'est un avertissement aux pères avides partout.

D'autres pères encore donnent leurs filles soit comme domestiques soit comme épouses pour payer les dettes qu'ils doivent aux riches polygames. De telles filles sont d'habitude maltraitées par ses coépouses qui sont bien sûr plus âgées ; ces mineures sont violées aussi par les fils adultes de leurs maîtres/maris, et ces derniers finissent par les traiter comme marchandises qu'ils ont achetées.

#### **Le cas des colporteuses dans les grandes villes.**

Certaines jeunes filles envoyées comme domestiques et nourrices chez les riches, sont converties aux petites marchandes qui colportent des marchandises pour leurs maîtresses matriarcales dans les embouteillages des grandes rues des grandes villes du Nigéria. De telles filles sont aussi violées par quelques clients sauvages ; il y en a qui ont été tuées par des ritualistes au cours de colportage pour leurs maîtresses, sans parler de celles qui ont été écrasées par des voitures, au cours du colporter aux endroits de circulation intense. Il y a pire encore que subissent ces pauvres jeunes filles, mais ce travail est trop limité en pages pour tout mentionner.

#### **L'assujettissement économique des femmes par le viol**

Nous avons déjà établi le fait que le viol est une sorte d'exploitation non rémunérée du corps féminin. C'est donc un cas terrible d'assujettissement économique, en ce qui nous concerne. Or, jadis au Nigéria, le viol était rare, car c'était vu comme une aberration, voire abomination, et la société d'antan condamnait un tel acte. Au contraire, ces jours-ci, cette même offense est devenue monnaie-courante, et la société n'y prête même pas attention.

Au niveau de la famille, on conseille aux victimes de garder le silence pour que la famille ne devienne pas la risée de tous. Ces victimes souffrent donc dans le silence ; elles deviennent traumatisées et marquées à jamais. Certaines deviennent prostituées dans l'avenir et d'autres encore, ne pouvant pas supporter la honte provenant de cet acte odieux, se suicident.

#### **Les imposteurs et l'esclavage moderne des femmes**

Récemment, les événements au Nigéria nous informe que malgré l'abolition de l'esclavage depuis des siècles, les imposteurs africains, voire Nigériens, ont recommencé la vente en esclavage dite 'esclavage moderne' de leurs jeunes concitoyens. Le cas le plus récent a été découvert en Lybie où, d'après l'annonce à la radio "Vision Africa Radio 104.1" en 2 décembre, 2017, des milliers des femmes sont vendues à l'étranger par des trafiquants, par contraintes ; les victimes se trouvent donc dans la prostitution forcée et dans les orgies sexuelles. En tout cas, cette vente n'est pas récente, elle se fait depuis longtemps. Dû au chômage au Nigéria, les filles, surtout des États de Delta et d'Edo ont été promises des situations merveilleuses en Espagne, en Italie, en France et aux autres pays étrangers. Ces jeunes filles naïves avaient même eu à emprunter de sommes énormes d'argent pour payer ces exploiters. À la fin, ces filles se sont trouvées vendues dans la prostitution forcée aux pays lointain, sans secours. La plupart de celles qui ont eu la chance de s'échapper belle ne l'ont pas trouvé facile à se remettre mentalement et physiquement. Il y en a qui ont attrapé des maladies si terribles qu'elles ont honte d'en



parler.

Il y a même les cas où, selon la féministe Okoye :

Young girls who engage themselves in sex hawking are fully supported by their mothers because they generate money for the family. Parental support is readily given when the illicit deal...is carried out at an international level, with hard currency implication... (68)

Les jeunes filles qui s'engagent dans la prostitution sont pleinement soutenues par leurs mères à cause des rendements financiers pour la famille. Les parents donnent librement leur accord lorsque... cette affaire illégale est faite au niveau international et qu'il s'agit de la devise forte... (Notre traduction).

Voilà la souffrance, l'assujettissement économique que subissent les femmes ; à la fin, même celles qui se prostituent avec le soutien de leurs parents finissent bien par être maltraitées et chosifiées, que ce soit au Nigéria où à l'étranger, et c'est même pire à l'étranger.

### **L'assujettissement économique des femmes salariées au foyer**

Dans certaines familles au Nigéria où les deux époux travaillent, la famille se sert des salaires de la femme, tandis que le mari dépense son salaire comment et quand bon lui semble. Cela se passe chez les maris irresponsables. Des fois, ce sont les beaux-frères et les belles-sœurs fainéants qui viennent rester avec la famille indéfiniment. À leur avis, la femme de leur frère est riche, elle doit donc subvenir aux besoins de toute la famille, nucléaire ainsi qu'étendue. Pour la belle famille, c'est peut-être culturellement acceptable, mais, au nom de bon sens, c'est l'assujettissement économique. La femme souffre en silence, pour ne pas être étiquetée "méchante", mais au fond d'elle-même, elle n'est pas contente.

Un autre cas intéressant au foyer c'est représenté dans *Le Masque* édité et traduit par

Anyahie, où un père veut forcer sa fille, diplômée de l'université, à épouser un riche voyou. Heureusement que le voyou est tué parmi les voleurs-à-main-armée, montrant ainsi comment il s'est acquiert de sa richesse.

Dans le cas de *l'Ambassadeur* d'Eke, une femme qui a bel et bien élevé deux adultes bien instruits, allait être renvoyée par son mari et ses concitoyens parce que le mari allait être nommé "ambassadeur". Pour son mari et ses semblables, cette femme, étant analphabète n'a pas le droit de profiter de la richesse espérée et la nouvelle position privilégiée de son mari ; elle n'est plus digne d'être sa femme. Heureusement que leur fille dont le fiancé était la source du support financier de son papa, annonce sa décision de rompre avec sa fiancé, ce qui a foudroyé à mort son papa avide, et mis fin à l'assujettissement de sa pauvre mère. Il en va de même chez certains nouveaux riches au Nigéria, surtout ceux qui ne s'attendaient jamais à ce qu'ils deviennent riches de leurs vies : ils méprisent et assujettissent leurs femmes économiquement, en les esclavagant.

### **Les cas des "ventres-à-vendre"**

Parlons maintenant des "ventres-à-vendre", un nouveau genre de malheur qui nous donne l'amertume et qui suscite notre intérêt majeur de ce travail. Comme dans *Célanire cou-coupé* de Maryse Condé, ce qui s'est passé aux Antilles, se passe ici au Nigéria aussi. On dirait des problèmes de la race noire ! Il y a des soi-disant hôpitaux qui s'occupent des jeunes filles avec des grossesses non souhaitées, tout comme le cas d'Irène de *C'est le Soleil qui m'a Brûlée*. Les bébés nés de ces grossesses sont arrachés et vendus, soit aux ritualistes, soit aux couples mariés qui ne peuvent pas avoir d'enfants. Les jeunes filles ainsi exploitées ne sont même pas rémunérées, du moins pour leurs matrices exploitées, comme recommandent les marxistes.

Les faux médecins et infirmiers leur mentent, tout comme dans *Célanire cou-coupé* de Maryse Condé, en leur disant que les bébés sont mort-nés. C'est un assujettissement économique mais aussi un crime diabolique de la pire espèce, contre lequel nous hurlons. Nos leaders doivent emprisonner ces malfaiteurs dangereux qui se disent "médecins", pour empêcher



l'accroissement des crimes pareils dans ce pays.

### Conclusion

Comme Beyala hurle contre les méfaits de sa société et ceux de l'Afrique et la race noire, hurlons nous aussi les Nigériens, les femmes ainsi que les hommes de bonne volonté, contre ces abominations qui rongent comme des vers terribles dans notre société du Nigéria, l'Afrique, voire la race noire entière. Beyala se sert de la violence verbale, voire vocabulaire obscène pour hurler son amertume de la situation car elle a subi personnellement, peut-être, de ces expériences dont elle écrit. En tout cas, nous ne lui emboîterons pas le pas dans cette méthode qui ne suscitera que des commentaires négatifs chez la plupart des gens, les hommes en particulier.

Notre travail se veut donc une plaidoirie pour sauver notre progéniture en veillant sur nos femmes, et nos filles surtout, car ce sont nos futures mères de familles. Il ne s'agit pas seulement du gouvernement cette fois-ci, puisque ce sont les familles qui constituent une société, voire un pays. D'ailleurs, nos leaders sont aussi des produits des familles. Alors, si toutes les familles soignent bien leurs enfants comme il faut, les malheurs seront écrasés dans l'œuf.

Un sage nommé James Aggrey, n'a-t-il pas dit en 1998 que lorsqu'une femme est instruite, c'est une nation entière qui le devient ? Ainsi, la scolarisation des femmes est très importante car cela empêchera au moins ce méfait de prostitution qui est monnaie-courant dans notre société. En plus, les enfants des femmes instruites, la plupart du temps, ne se mêlent pas de viol. Des pères qui vendent leurs filles sont aussi des illettrés, issus des mères non-scolarisées, un cercle vicieux. Pour les restes, ce sont les gens qui se laissent influencer et

corrompre par la cupidité de la société africaine postcoloniale.

La mesure prise par Ateba n'est nullement une solution, donc, pas conseillée, car la violence ne fait qu'enfanter sa semblable et le cercle vicieux continue. Ayant tué son agresseur, Ateba finira bien ses jours dans la prison. Même chez nous au Nigéria, quelques jeunes filles qui avaient la chance d'échapper de ces pays étrangers, sont devenues très méchantes ; l'assujettissement de leurs corps à la marchandisation les a conditionnées et cicatrisées pour le pire. Elles ont l'amertume dans le cœur, ayant le trauma dans le corps. Certaines ont juré de se venger en refusant de s'insérer dans la société. D'autres sont devenues les maîtresses des voleurs-à-main-armée, tant elles ont perdu leurs valeurs humaines, dû à leurs souffrances.

Voilà donc pourquoi nous invoquons la bonne volonté de nos concitoyens partout, surtout au niveau des familles, de se réveiller et de dire 'non' à ce malheur, tout en combattant contre l'assujettissement et l'oppression, surtout économique de nos femmes. Si les pères nigériens deviennent beaucoup moins avides et les jeunes hommes nigériens beaucoup moins égoïstes, nous aurons une belle société où les femmes vivront dans la joie tout en produisant des enfants bien élevés, les leaders raffinés de l'avenir. Comme a remarqué Boutros Boutros-Ghali, l'ancien Secrétaire-Général des Nations-Unies, cité dans Jordane, 'plus de pouvoir pour les femmes, c'est plus de pouvoir pour l'humanité tout entier'. C'est la scolarisation et non pas l'assujettissement et l'oppression économiques des femmes qui leur donnera ce pouvoir dont profitera notre pays tout entier.

### Œuvres Citées

- Bertrand, Jordane. "Quand le Pouvoir s'écrit au Féminin". *Jeune Afrique* de 5-11 mar, 2006.
- Beyala, Calixthe. *C'est le soleil qui m'a brûlée*. (Œuvre fondamentale) Paris : Éditions Stock, 1987.
- Eke, Livinus K. *L'Ambassadeur*. Fasmen Communications, 2011.
- Fiskesjö, Hanna. "Au-delà de la Sororité : Le Féminisme postcolonial dans trois romans contemporains d'expressions françaises". *Kandidatuppsats HT*, 2014.
- Mama, Amina et al. (Eds). "Rethinking Gender and Violence: Sexual Violence in Conflict. *Feminist Africa*, Vol. 14: African Gender Institute. ASSN; 1720-4596. South Africa: *All Africa House*: University of Cape Town, 2010.





- Muotoo, Chukwunonso Hyacinth. ‘‘La Critique de Violence dans *C’est le Soleil qui m’a brûlée* et *Tu # t’appelleras Tanga* de Calixthe Beyala.’’ *JMEL-Journal of Modern European Languages and Literature*, UNIZIK, Vol. 1, July 2014 <http://www.jmel.com.ng> Accessed Sept. 9, 2017.
- Nnoruka, Matiu. *Études en Littérature Francophone*. Ilorin : Tim-Sal-Nig. Ent.,2009.
- Okoye, Justina Nneka. *The Woman Today: Viewing Her in African Literature*. An Inaugural Lecture of Nnamdi Azikiwe University, Awka, 2017.
- Sarr, Awa Coumba. ‘‘Du Féminisme de Calixthe Beyala.’’. University of Montana: *ProQuestLLC*, 2012.